

LES ENFANTS DU JAGUAR

DU MÊME AUTEUR

L'Arbre d'or, éditions Noir sur Blanc, 2014.

Le Tigre, éditions Noir sur Blanc, 2011.

JOHN VAILLANT



LES ENFANTS DU JAGUAR

Traduit de l'anglais (Canada)
par France Camus-Pichon

BUCHET • CHASTEL

Titre original :
The Jaguar's Children
© 2015, by John Vaillant.

Et pour la traduction française :
© Libella, 2016.

ISBN : 978-2-283-02892-6

*À ma famille
passée et présente*

« Tous ceux qui tentent de classifier la statuaire olmèque sont imperceptiblement attirés par la figure du jaguar. Progressivement, les visages humains acquièrent les traits du félin, s'imbriquant avec eux jusqu'à se transformer en jaguars. Ce qui prévaut, c'est la relation étroite entre l'homme et l'animal. »

IGNACIO BERNAL,
Le Monde olmèque

Jeudi 05/04 – 08:31 [SMS]

salut désolé de te déranger mais j'ai besoin de ton aide – je suis hector – l'ami de césar – pour césar il y a urgence – tu es dans *el norte* ? nous aussi je crois – dans l'arizona près de nogales ou de sonoita – depuis hier on est dans ce camion et personne ne vient – il nous faut de l'eau et un médecin – et un chalumeau pour découper le métal

Jeudi 05/04 – 08:48

s'il te plaît annimac envoie-moi un SMS – on a besoin d'aide

Jeudi 05/04 – 08:59

tu es là annimac ? c'est hector – s'il te plaît réponds-moi

Jeudi 05/04 – 09:52

il y a eu un orage – plus qu'une barre de réseau – TU ES LÀ ???

Jeudi 05/04 – 10:09

une barre de réseau – il y a une panne quelque part – peut-être à cause de l'orage – l'hélicoptère est revenu mais il ne

s'arrête pas – comment ils font pour ne pas nous voir ? plus du tout de réseau

Jeudi 05/04 – 10:26 [fichier audio]

Allô ? J'espère que ça marche. Toujours une seule barre mais j'enregistre et dès qu'il y aura du réseau j'enverrai ce message en fichier audio avec tous les détails et les informations données par César. Il est gravement blessé, AnniMac – dans le coma. J'ai cherché quelqu'un d'autre dans ses contacts, mais les numéros mexicains ne fonctionnent plus et tu es la seule avec un indicatif américain. J'espère que tu es son amie. J'ai fait sa connaissance au lycée, mais je ne l'avais pas vu depuis des années. On s'est retrouvés il y a peu de temps pour franchir la frontière et il m'a déjà tellement apporté. Je lui répète qu'il n'est pas seul, que je t'ai envoyé des SMS et que tu vas bientôt venir, que tu vas nous sauver. Je ne sais pas s'il entend, mais sans une voix – sans un signe de vie – comment saura-t-il dans cette obscurité qu'il doit continuer à vivre ? Alors je lui parle, et à toi aussi.

AnniMac, si tu reçois ces messages et que tu viens nous récupérer, ce qu'il faut que tu cherches c'est un camion-citerne – un vieux Dina. Il a une citerne énorme : dix mille litres, et tu le reconnaîtras à sa couleur d'adobe et à l'inscription sur le côté, *AGUA PARA USO HUMANO* – eau potable. Mais ça ne veut pas dire qu'on peut la boire. Ce camion-là est différent car quelqu'un a peint un J devant *AGUA* et un R à la fin : *JAGUAR PARA USO HUMANO*. J'ai vu ça dans le garage avant qu'on s'embarque et je n'ai pas compris si c'était un tag ou une sorte de code, la langue secrète des coyotes, mais je n'ai pas osé demander et après c'était trop tard.

Jeudi 05/04 – 10:34

Ça marche. J'ai créé un fichier audio. Je l'enverrai quand il y aura du réseau, et celui-là aussi. Les coyotes nous ont expliqué que c'était une bonne idée de remplir un camion-citerne de gens. Un bon moyen de traverser la frontière. Personne ne devinera qu'on est là parce que la citerne n'a pas d'ouverture sauf deux tuyaux à l'arrière. La trappe en haut est trop petite pour une personne, et dessous ils ont mis une bonbonne d'eau pour ne pas éveiller les soupçons si le camion est arrêté et fouillé par la Migra. Voilà ce que les coyotes nous ont dit, comme s'ils décrivaient les équipements d'une voiture neuve. Ils ont ajouté que ça coûtait cher de faire ça, et qu'il fallait donc payer plus, *un poquito* seulement. Ils parlaient à toute vitesse, mais moins vite que leurs yeux.

Deux ou trois choses que tu dois savoir sur les coyotes : comme dans la nature, il n'y a pas de gros coyotes ni de vieux coyotes. Ce sont des petites frappes qui espèrent devenir un jour quelque chose de plus : des caïds, des vrais *chingóns*. Mais ils doivent d'abord faire leurs preuves : à la frontière comme passeurs, et c'est là qu'ils apprennent à être des caïds. Les coyotes ont un autre nom. *Polleros*. Un *pollero*, c'est quelqu'un qui garde les poules et les poulets. En fait ça n'existe pas vraiment car les poules et les poulets vont où ils veulent, mais c'est le nom qu'on donne à ces types-là. Et nous – ceux qui veulent traverser – on est les *pollos*. Tu sais sans doute qu'un *pollo* n'est pas un poulet qui court dans l'enclos – ça c'est une *gallina*. Un *pollo*, c'est le poulet cuit sur une assiette – le dîner des coyotes. C'est aussi celui qui te parle.

En plus de César et de moi, il y a treize autres personnes dans la citerne : neuf hommes et quatre femmes, et on est tous

du Sud. Deux du Nicaragua, même. Je ne sais pas comment ils peuvent payer à moins d'être des truands, parce que ça coûte cher d'être ici. Pour nous faire tous entrer, un mécanicien a découpé une ouverture dans le ventre de la citerne avec un chalumeau. Ensuite on est montés à l'intérieur, et avec un fer à souder il a refermé le trou et donné un coup de peinture par-dessus. Là-dedans il fait si noir que tu as l'impression d'être aveugle, avec seulement le métal tout froid pour t'asseoir, et on est si serrés qu'on se bouscule sans arrêt. Ça sent la rouille, l'eau croupie, et les parois sont couvertes de quelque chose de vivant qui aime pousser dans l'humidité et l'obscurité, quelque chose qui a besoin de beaucoup moins d'air qu'un homme.

Je peux toucher le plafond en me mettant debout, mais la citerne est glissante à cause de ce qui pousse à l'intérieur et j'ai entendu des gens tomber en entrant. Sauf si on est tout à l'avant ou tout à l'arrière, les parois sont arrondies et on a du mal à s'asseoir. On était les derniers, César et moi, donc on se retrouve à l'arrière près des tuyaux et on a une paroi verticale. C'est un bon endroit qu'on doit garder, tout comme le cirneur de chaussures doit garder son *puesto* sur la place du village.

La promesse qu'on nous avait faite contre trente mille pesos chacun – Lupo les appelait des *pesitos*, comme si ça représentait moins d'argent – la promesse c'était de franchir rapidement la frontière entre Sonoita et Nogales, trois heures maxi, *garantizado*. Puis de rouler jusqu'à un entrepôt où un *compadre* découpera un nouveau trou et nous laissera sortir. Là, a dit Lupo, on sera en sécurité, avec de l'eau, des vêtements de *gringos* et du temps pour appeler nos contacts. Dans cet entrepôt il y a une sorte de porte secrète, avec un endroit pour monter dans les camionnettes et partir sans être vus. Voilà les promesses qu'on nous avait faites.

On s'est tous mis d'accord pour attendre jusqu'à ce matin, jusqu'à ce qu'il fasse chaud, et là, si les coyotes ne reviennent pas on appellera à l'aide sur nos portables. Personne n'avait envie de faire ça. Personne n'a envie de voir la Migra et d'être reconduit de l'autre côté de la frontière. On vient de si loin et on a payé si cher. Donc on a attendu le plus longtemps possible – toute la journée et toute la nuit, mais maintenant les gens ont peur parce que là-dedans on peut mourir, tu sais, et on respire mal.

À ma connaissance on a quatre portables : le mien, ceux de César et de Naldo, et celui d'un type de la région de Veracruz qui n'a plus de crédit et ne dit plus rien. Naldo est un jeune Mixtèque de Puebla, d'environ seize ans. Il avait un peu de crédit, mais pas de réseau, et il a vidé sa batterie en lisant les anciens SMS de sa copine, alors que le type de Veracruz le lui avait déconseillé. Il pleure souvent et ça n'aide pas à économiser l'eau. Parler n'aide pas trop non plus, mais d'attendre sans rien faire, c'est pire. Déjà plus de trente heures qu'on est là.

Jeudi 05/04 – 10:41

Comme on ne savait pas de quel côté de la frontière on était j'ai d'abord appelé *Emergencias* 066. J'avais deux barres de réseau et la tonalité, mais ça ne répondait pas, donc j'ai essayé le numéro des urgences chez vous, le 911, et ç'a été pareil. Ensuite j'ai appelé mon oncle, mon *tío* de L.A. qui m'attend, mais mon portable a fait un bruit que je n'avais jamais entendu, et impossible d'envoyer un SMS. Ça vient peut-être de tout ce métal autour de nous, à moins que la Migra brouille les appels en provenance des portables mexicains. Comment savoir ? Pour ne pas inquiéter ma mère, j'ai appelé le portable de mon père, mais ça n'a pas marché. Alors seulement j'ai appelé chez

moi à Oaxaca, et ç'a été affreux : ça sonne à l'autre bout et c'est ma mère qui répond, mais pour une raison inconnue elle ne m'entend pas. C'est comme un mauvais rêve et j'ai beau crier, elle répète : « ¿ Bueno ? ¿ Bueno ? ¿ Quien es ? » Elle devine même que c'est moi et elle s'exclame : « ¡ Hectorcito ! » J'entends l'inquiétude dans sa voix. « ¿ Tito ? ¿ Eres tú ? ¿ Donde estás ? » Je crie : « ¡ Mama ! » Et les autres sont si calmes dans le camion, si attentifs que je le sens, parce qu'ils croient que j'ai la communication. Ils croient qu'ils sont sauvés. Mais j'entends ma mère et c'est tout, puis elle dit à quelqu'un – à mon père ou à ma sœur : « Il n'y a personne », et là je la perds.

Es una gran chingadera, un coup de couteau dans le cœur, mais les autres me criaient de rappeler. À ce moment-là il y avait tant d'espoir. Je t'avoue que ç'a été dur de ne plus entendre ma mère, mais moins que de perdre mon crédit, car dès que j'ai voulu rappeler j'ai reçu le message de Telcel disant que j'avais épuisé mon temps de communication. J'en avais tellement et il a été si vite englouti. Voilà comment j'ai su qu'on avait traversé la frontière. Après, j'étais désespéré. Tu as peut-être vu ce film où le câble de l'astronaute est coupé et où il s'éloigne dans l'espace, de plus en plus petit, et il ne peut absolument rien faire.

Naldo tentait d'appeler de son côté, mais son portable est vieux et ça ne donnait rien. Le type de Veracruz n'avait même pas de réseau. Évidemment j'ai essayé avec le portable de César. C'est un bon téléphone – un Nokia 95 –, mais César doit avoir un autre opérateur, et quand j'ai appelé chez moi la voix était si bizarre et lointaine que je ne l'ai pas reconnue. J'ai rappelé mon *tío* de L.A., et aussi le 066 et le 911, puis j'ai tenté de joindre Sofia qui suivait la même formation hôtelière que moi, et Dani, un autre copain de fac, mais ça n'a

rien donné non plus. C'est là que j'ai regardé le répertoire de César. Tu sais sans doute que César vivait à Mexico depuis cinq ou six ans, il était étudiant à l'UNAM, l'Université nationale autonome du Mexique – et il travaillait aussi, donc il a beaucoup de numéros avec l'indicatif de Mexico. Je les ai tous passés en revue – que faire d'autre ? Et là je suis tombé sur le tien avec un indicatif américain et sur ton adresse mail. Pas moyen de t'appeler donc j'ai essayé par SMS. Il y avait deux barres de réseau – ça a suffi, j'ai annoncé que les SMS étaient partis et les autres m'ont acclamé. Mais j'avais peur de vider le forfait de César – il faut attendre, j'ai dit, voir s'il y a une réponse. C'est alors qu'on a entendu le tonnerre, des roulements de tambour sur la citerne. Et à côté de moi une femme qui priait : « *Dios salvanos* », sans arrêt, comme si c'étaient les seuls mots qu'elle connaissait. Ça sentait déjà très mauvais dans la citerne : la sueur, la peur et d'autres odeurs corporelles, et il faisait de plus en plus chaud à l'intérieur.

Pour la plupart on n'a qu'un litre d'eau chacun parce que le voyage est si court. C'est tout ce que j'ai moi aussi, mais je n'ai pas oublié mon sentiment d'hier matin lorsque le camion s'est arrêté, qu'on a cru être arrivés et que César a dit : « *Dios, espero que sí.* » Cette petite prière, c'est peut-être une prémonition qu'il a eue, je n'en sais rien, mais après j'ai fait attention à mon eau. Les autres le répètent aussi : Économisez l'eau. Mais maintenant c'est trop tard. Certains ont déjà bu la leur et la nourriture qu'ils ont apportée n'est pas terrible : des barres Mars, des sucettes et des *chicharrones con salsa* – je les reconnais à l'odeur. On est comme des enfants là-dedans. Enfermés dans le noir.

Jeudi 05/04 – 10:53

Je crois qu'ici personne ne parle anglais sauf César et moi, mais je vois à la lumière du portable un homme assis près de nous, un métis au même visage de bébé que certaines statues olmèques, et il a l'air soupçonneux. Lui et quelques autres, ils demandent ce que je raconte. Ils veulent savoir si j'ai du réseau, si je parle à une vraie personne. Je leur ai répondu : Les gens n'arrêtent pas d'envoyer des messages à Dieu et aux saints, on n'entend pas que ma voix ici. Il y en a qui prient, mais pas comme hier soir où ils lançaient tous des : *Virgencita ayúdame... Jesús mío, misericordia... Adorada Guadalupe llena de gracia... Ave María, santísima... ¡ Señor, por favor !* À leurs paroles j'ai compris que certains n'avaient pas mis les pieds à l'église depuis longtemps.

Que te dire de plus sur ce qui se passe ici, dedans ? Difficile de le voir, et encore plus de le raconter. Le genre de choses que personne n'a envie de savoir. Le fils de la femme en prière gémit maintenant sans arrêt. Ce n'est pas un gémissement normal mais le même son, répété en cadence. Sa mère lui tient la tête et le supplie de se taire, de se reposer, mais il ne veut pas,

ou ne peut pas. Peut-être que ses oreilles ne marchent plus, ou son esprit. Pas facile d'avoir les idées claires dans le noir.

La seule voix en plus des leurs et de la mienne est maintenant celle d'un vieil homme à l'avant qui prie parfois lui aussi. Les autres se contentent de respirer, de s'économiser. Je ne sais pas si quelqu'un est mourant et je ne veux pas le savoir. Je me concentre sur l'écran du portable, sur la batterie et sur ton nom.

¡ Chingada madre ! Toujours qu'une barre de réseau. J'ai tapé tellement de SMS, tous sauvegardés pour plus tard.

Et je te raconte tout parce que cette attente est une torture.

Quand le soleil s'est levé ce matin, on l'a su seulement à cause des bruits de la citerne à mesure que ses parois se réchauffaient et devenaient brûlantes. Tout autour de nous c'est le désert, mais à l'intérieur l'air est humide comme dans la jungle et avec la chaleur viennent toutes nos odeurs, une lourde couverture qui pèse sur nous mais qu'on ne voit pas. Du côté gauche de la citerne, à deux personnes de moi, il y a une femme du Michoacán, une boulangère partie de chez elle à cause de toutes les menaces des narcotrafiquants si elle ne leur donne pas de l'argent chaque mois. Ils ont déjà tué son mari et je l'ai entendue demander à la femme en prière :

– Qu'est-ce qui vaut le mieux, partir de chez soi ou rester dans un endroit tellement plein de peur et de haine que même le pain ne lève pas ?

– Dieu seul le sait.

– Je crois qu'Il est déjà parti Lui aussi, a dit la boulangère.

C'est elle qui a suggéré de faire des toilettes à un bout de la citerne, avec un sac, mais personne ne voulait donner sa place et personne ne voulait être près du sac, et certains ne pouvaient plus attendre donc toute la citerne est maintenant transformée

en toilettes. Comme les gens ont honte de parler de ça, ils font n'importe où ce qu'ils ont à faire, soit dans leur bouteille d'eau, soit dans un sac plastique ou dans leur sac à dos – en tout cas c'est pas bon, cette odeur qui t'encerclé alors que tu ne peux pas t'en aller et que tu dois respirer à travers ton tee-shirt, une chaussette, ce que tu as sous la main. Il y en a déjà plus d'un qui a vomi. À cause de ça et de la chaleur et de la soif, les gens n'ont plus toute leur tête. Je le sais en écoutant ce qu'ils disent. Certains réclament des bouteilles vides, mais les autres réclament de l'eau en échange. Il y en a même qui supplient. Personne ne veut révéler ce qu'il a. Dans le noir, tu peux garder certaines choses pour toi, mais pas le bruit ni l'odeur.

¡ Ay, estamos jodidos ! On est foutus, non ? Quand les Grecs se cachaient dans leur cheval ils voulaient attaquer une ville, et quand les terroristes se cachaient dans des avions ils voulaient attaquer le pays, mais quand les Mexicains se cachent dans un camion, qu'est-ce qu'ils veulent ? Cueillir des salades. Et tondre ta pelouse.

Dans mon pays, je te jure qu'il y a des combattants courageux, mais ils sont presque tous morts, ou bien ils travaillent pour les narcotrafiquants.

Jeudi 05/04 – 11:10

J'ai donné un peu d'eau à César. Il ne peut pas en boire beaucoup sans s'étouffer, donc je dois la verser goutte à goutte avec le bouchon. Ensuite je bois à mon tour le contenu d'un bouchon.

Tu t'es déjà trouvée dans une situation dont tu ne peux pas croire qu'elle soit en train d'arriver – de t'arriver à toi ? Ces derniers mots sont importants. Tu as peut-être fait ce genre de rêve, mais à la fin tu as la permission de te réveiller. Moi

je parle de la *realidad* – ce rêve sans fin, un rêve auquel tu refuserais de croire si seulement tu avais le pouvoir de refuser. Bien sûr qu'il y a beaucoup de situations pénibles – de plus en plus chaque jour. Tous nos journaux font leur *página roja* sur les meurtres des narcotrafiquants et sur des accidents horribles, et je pense qu'on est comme les taureaux de la corrida, toujours titillés par la couleur rouge, par les gros titres. Mais depuis votre accord de libre-échange nord-américain et les narcotrafiquants, les gens ne s'intéressent plus aux taureaux, et pourquoi pas ? Ce sont des êtres humains qu'on sacrifie maintenant, exactement comme autrefois. On a l'habitude de voir ça aux informations, mais quand ça t'arrive à toi c'est différent, non ? En ce moment, difficile de croire que je suis réellement réveillé et en vie.

Il fait si noir que j'ai sursauté au contact de ma propre main.

Jeudi 05/04 – 11:22

Le portable de César me redonne espoir – avec sa batterie chargée et son forfait. Je n'en reviens pas que César ne se le soit pas fait voler avant de monter dans le camion, mais il l'avait bien caché, je peux te le dire. Pendant le voyage pour rejoindre les coyotes, le bus a été arrêté à la sortie de Santa Ana et la police a tout fouillé, on nous a fait vider nos poches. Soi-disant pour chercher de la drogue et des armes, mais ils en vendent aussi, évidemment. Aux migrants, on dit toujours : N'emporte rien de précieux parce qu'on te le prendra – si ce n'est pas la police, ce seront les soldats ou d'autres *cabrones*. Soit tu devras leur payer une *mordida*, soit ils chercheront dans tes bagages quelque chose qui leur plaît. Ils peuvent le faire quand ça leur chante, et chaque fois c'est comme avec ces tamis où on trie les roches concassées pour fabriquer du ciment : de plus en

plus fin jusqu'à ce qu'il ne reste plus que du sable. C'est à peu près tout ce qu'on avait quand on a atteint la frontière.

On est descendus du bus à Altar dans l'État de Sonora, à quatre-vingts kilomètres de la frontière. C'était là que mon père m'avait conseillé d'aller. Altar est une petite ville où il n'y a que des migrants et des narcotrafiquants, et il faut payer un supplément pour que le bus t'y dépose. On paye beaucoup de suppléments entre l'État de Oaxaca et *el Norte*. Depuis le bus j'ai vu un panneau avec l'inscription : *ÉXODO 1 :12*. J'étais à moitié endormi, fatigué par mes trois jours de voyage, et j'ai cru que c'était le temps qui restait avant d'arriver sur place. Mais il y a eu un autre panneau : *ÉXODO 3 :17*, et puis : *MATEO 5 :5* et d'autres encore. Peut-être que tu as une bible et que tu peux me dire ce que ça signifie.

On avait à peine quitté le bus qu'on a été encerclés par les coyotes, certains à pied, d'autres dans des vans à vitres teintées. Ils racolaient comme des souteneurs dont les filles portent des noms américains sexy :

« Salut, tu veux L.A., Atlanta, *Nueva York* ? Elles sont à toi. »

« Hé, toi, c'est Miami qui te plaît ? Un job t'attend dans un country club à dix dollars de l'heure, mon frère. *Todo es posible*. On part ce soir. »

« ¡ *Chis, Oaxaca* ! Par ici. Où tu veux aller, mec ? À Tacoma ? Je te fais un prix. »

Dans le nord, *Oaxaca* est une insulte et ce premier jour je l'ai entendue souvent : « *Heyyyy, Oaxaquito* ! » En fait, ce qu'ils disent, c'est : « Hé, pauvre abruti d'Indien du Sud, ramène ton fric ! »

Je me contentais de détourner le regard parce que tout le monde sait qu'il y a beaucoup de truands dans le coin. Mais

en moi-même voilà ce que je répondais : *Chinga tu madre y chupa mi verga oaxaqueña, pinche pendejo.*

En dehors de la vieille église qui date de l'époque des missions, il n'y a rien à Altar, tout juste un arbre, quelques pâtés de maisons, quelques hôtels et restaurants, une station-service, l'agence Western Union, des petits commerces, et beaucoup de chambres et de lits à louer. Sur la place un vieux bonhomme n'en finissait pas de balayer avec son balai fait de brindilles – même quand il ne restait plus rien à balayer. Il y a aussi un marché où on peut acheter toutes sortes de choses, mais rien pour la maison ni pour les champs, rien d'intéressant à manger ou à porter. Mis à part l'eau hors de prix, on trouve surtout des vêtements et ils sont presque tous noirs ou gris – les tee-shirts, les vestes, les cagoules et les gants, même les sacs – pour que tu sois invisible la nuit dans le désert, car c'est ce qu'il faut à un migrant pour arriver jusqu'à *el Norte*.

En anglais, Altar veut dire la même chose qu'en espagnol : l'endroit où tu vas faire une offrande, un sacrifice. À voir les visages et les corps, tu sais que les gens viennent de partout dans ce but – non seulement du Mexique, mais du Guatemala, du Nicaragua, du Panamá, il y a même des Blancs et des Chinois. Ils étaient si nombreux – des centaines, et même des milliers –, presque uniquement des hommes qui se promenaient autour de l'arrêt de bus, sur la place, dans les rues. On aurait dit les enclos de l'abattoir où on fait attendre le bétail. Ils étaient encore plus nombreux autour de l'église Notre-Dame-de-Guadalupe et aussi à l'intérieur, en train de prier pour la réussite du voyage. À Altar, la Vierge de Guadalupe est partout – sur les vestes des hommes, sur leurs pantalons et leurs tatouages, peinte sur les murs, dressée au sommet des montagnes d'*el Norte* pour guider et réconforter ses enfants

à la peau sombre : *los migrantes, los peregrinos, los hijos de la chingada* – les fils de la Vierge amérindienne.

La plupart se mettent en route à pied. C'est un long trajet, deux ou trois jours à partir du poste frontière de Sásabe, et ça va vite de se perdre dans le désert, ça va vite de mourir. Le long de la frontière on peut lire sur les panneaux du gouvernement : ; *CUIDADO ! AUCUNE CHANCE*, à côté d'images de serpents, de scorpions et de crânes. Mais quand tu regardes vers le nord, plus loin que le sable, les rochers et les buissons d'acacias, vers ce mur de montagnes où ne poussent que des cactus, tu crois encore que tu peux réussir car qui a envie de faire demi-tour une fois arrivé si loin ? Vers quoi retourner ? Ta famille compte sur toi. Et au cas où tu hésiterais encore, il y a la voix du coyote : « ; *Ándale ! Restez ensemble. Ceux qui sont à la traîne, on ne peut pas les attendre.* » C'est un message, la recette du Progrès dans le Nouveau Monde, et les coyotes sont les messagers. Mais certains d'entre nous sont quand même à la traîne. À Altar, près de l'église, j'ai vu une carte avec des points rouges à chaque endroit où des migrants sont morts. Toute la région au nord de Sásabe était couverte de points rouges, jusqu'à Tucson. Si un jour on écrit un *Livre Guinness des records du tiers-monde*, sûr que cette frontière sera dedans.

C'est César qui a eu l'idée de monter dans le camion. Je comptais traverser la frontière à pied parce que ça coûte moins cher, mais il m'a parlé de son frère aîné, Goyo, qui a rejoint la Californie à pied depuis Tecate et a failli mourir.

« Ils avaient un bon coyote qui est resté avec eux, a dit César, mais ils se sont quand même perdus. Il a fallu que l'un d'eux grimpe sur une colline et voie les lumières pour qu'ils sachent où aller. Quand ils ont atteint l'endroit sur l'autoroute

où ils devaient trouver la camionnette, ils n’avaient pas bu une goutte d’eau depuis vingt-quatre heures et ça les avait presque rendus fous. D’après Goyo leur salive était comme de la colle, leur langue si épaisse qu’ils ne pouvaient plus parler. Et c’était en janvier.

« Goyo en a vu des choses, là-bas. À la fin de la première journée ils sont tombés sur un cadavre. Il ressemblait à ceux qu’on voit dans *las catacumbas*, avec la bouche ouverte pour hurler et la peau tendue comme celle d’un tambour. Son visage était plein d’épines de cactus. Parce que c’est ce qui arrive quand la soif te rend fou : tu essaies de manger un cactus et la douleur ne t’arrête pas. Rien ne t’arrête et tout est possible. Goyo m’a dit que ce visage ne le quitte plus – comme un *fantasma oscuro* –, il revient le hanter la nuit. Et mon frère a vu autre chose là-bas : les couches. Goyo est papa, tu sais, et à l’idée que des bébés et de jeunes enfants se retrouvent dans un tel *infierno*, il s’est exclamé : “Qui peut faire ça avec un enfant ?” »

Goyo a raconté à César que là-bas il y a des milliers de cadavres, des milliers de points rouges. Quand j’étais jeune, le prêtre du *pueblo* nous lisait des textes sur la Vallée des Ossements, mais à l’époque je ne savais pas qu’elle existait vraiment et que ces ossements étaient les nôtres. D’après César, son frère lui a fait jurer sur la tête de leur mère que jamais il n’essaierait de traverser à pied, mais c’est seulement après notre arrivée à Altar et la rencontre avec Lupo que César m’a parlé de cette promesse.

On a trouvé Lupo dans son garage en face du Mercado Coyote Blanco. Il était grand et maigre avec un anneau dans chaque oreille et une moustache si courte et si fine qu’on pouvait compter les poils. Un tatouage d’une sorte de reptile dépassait

de son encolure. Je n'ai pas pu voir ce que c'était, mais il y avait des griffes sur son cou. Quand Lupo nous a donné le choix entre aller à pied pour vingt mille pesos ou se faire conduire pour trente mille, César m'a dit : « Avec un véhicule on court le risque d'être découverts à la frontière, mais moi je te le dis, vieux, entre trois heures dans un camion et trois jours dans le désert, le choix est vite fait, merde. »

J'aurais pu le quitter là. J'en avais l'occasion, mais j'ai eu peur de partir seul. J'ai appelé mon père et je lui ai parlé du camion, du fait que c'était plus cher mais plus sûr qu'à pied. Il m'a vite rappelé. Don Serafín donnait l'autorisation, mais à moi de payer la différence et si je ne rembourse pas chaque mois, ça fera des ennuis entre lui et Don Serafín – donc je dois tenir parole. Je sais que mon père avait peur pour moi, mais il a également peur de Don Serafín, de la possibilité que je lui fasse honte et que je lui cause d'autres problèmes si je ne rembourse pas. Ç'a été la dernière fois que je lui ai parlé, et après j'ai eu l'impression de trimballer un de ses seaux de ciment.

César s'est entendu de son côté avec Lupo, mais il ne m'a rien révélé et je n'ai pas posé de questions. Une fois l'affaire réglée restait à attendre que le camion soit prêt. Derrière le garage où Lupo travaillait avec ses *compadres*, il y avait une petite cabane avec des vieux matelas et des blocs de mousse par terre et il nous a dit de dormir là. Il a ajouté : « Attention si vous sortez. Vous pouvez vous faire kidnapper. Même si vous n'avez rien, ils rançonneront votre famille, peu importe où vous vivez. Et si c'est impossible, ils peuvent vous obliger à transporter une arme, voire du cannabis. Ou encore vous tuer pour prélever votre foie et vos reins – ici il y a un marché pour ça aussi – et à la fin le désert est plein de trous remplis de *Oaxacas* comme vous. »

Lupo ne mentait pas. « Mon frère Goyo a fait ce voyage plusieurs fois, m'a dit César, mais la dernière fois remonte à cinq ans. Avant, c'était différent : tu pouvais aller et venir sans problème. Tu risquais d'être dévalisé, mais pas de te faire kidnapper ou tuer. Maintenant la situation est en train de changer : souvent ils font passer les gens et la drogue ensemble. Je crois que mon frère ne pourra plus jamais retourner au Mexique. »

C'est pareil pour mon *tío* de L.A. qui n'a pas de papiers. Il n'est pas rentré chez lui depuis dix ans. Cette partie de la famille est coupée de nous, comme s'ils étaient partis en Chine.

La dernière chose que Lupo nous a dite avant qu'ils referment l'ouverture de la citerne, c'est : « Quoi qu'il arrive, surtout ne faites pas de bruit. »

Eh bien il est arrivé quelque chose. Au début, pendant une heure peut-être, la route était en bon état, comme si on avait pris l'autoroute pour Sonoita, mais plus après. J'ai pensé : Oh, c'est à cause des travaux, parce qu'au Mexique les routes sont toujours en travaux. J'en ai parlé à César. Et c'est là qu'il a répondu : « *Dios, espero que sí.* » Et que moi j'ai commencé à avoir peur. Il y avait quelque chose de bizarre dans sa voix et j'ai compris que je devais économiser mon eau. Je ne connais aucun passager sauf César et je n'ai plus rien dit, sauf un gros mot quand je me suis cogné la tête contre la paroi de la citerne. La route n'est jamais redevenue lisse, juste de plus en plus défoncée, et on était projetés dans tous les sens comme les dindes à l'arrière du camion de mon père. Les gens commençaient à avoir peur, à se fâcher, et l'air devenait de plus en plus irrespirable. Nos vêtements étaient trempés à cause de l'eau rouillée et de ce qui pousse sur les parois, ça

se mélangeait à notre sueur séchée et à la crasse accumulée pendant toutes ces journées de voyage pour arriver jusque-là, il y avait une odeur de pourri. C'était la fin de la nuit et comme on vient du Sud pour la plupart, on avait froid. Tous les vêtements qu'on avait emportés, on les avait sur nous. Moi je n'avais qu'un jean, un polo et un sweat-shirt à capuche.

On a roulé comme ça, au ralenti, en troisième ou en seconde, pendant une heure encore – peut-être plus, difficile à dire. Dans le noir tu perds la notion du temps. Puis on s'est arrêtés brutalement comme si on était rentrés dans un mur. J'ai entendu des têtes et des corps percuter l'avant de la citerne. Il y a eu des cris, des jurons et quelques petites prières alors qu'on était censés ne pas faire de bruit. Le camion penchait d'un côté et j'ai compris qu'il y avait un problème avec la roue avant – sans doute une crevaison ou un nid-de-poule. Mais le moteur tournait et on espérait encore qu'on avait atteint la frontière et qu'on repartirait bientôt parce qu'imaginer autre chose était intolérable. *Es demasiado.*

Quelqu'un a chuchoté : « ¿ La frontera ? » Quelqu'un d'autre a répondu : « ¡ Gracias a Dios ! » Puis César a dit une prière à la Vierge de Juquila qui est non seulement sa sainte patronne à lui mais la grande protectrice des voyageurs, surtout des Zapotèques. Bien sûr, on a beaucoup de Vierges au Mexique et la plupart sont *guëras* – blanches, comme toi peut-être – mais Juquila *es una morena*, noire de peau comme nous. Comme moi. On regarde son petit visage et on voit quelqu'un qu'on connaît et beaucoup de gens, dont César, croient qu'elle nous comprend vraiment. Pour elle ma famille est allée en pèlerinage. Notre Juquila est la plus petite Vierge de toutes – de la taille d'une Barbie avec de longs cheveux noirs – et à ce moment-là je me suis dit : Oui, Juquilita est bien la Vierge

qui convient à la situation. Elle est assez petite pour avoir sa place ici. Après l'arrêt du camion c'était le silence, tout le monde retenait son souffle et tendait l'oreille, sauf César qui priait en notre nom, tout bas et très vite :

*Notre Mère, Vierge de Juquila, notre Vierge à nous,
s'il te plaît fais que nous soyons épargnés.
Si dans ce monde d'injustice, de misère et de péché,
tu vois nos vies tourmentées, ne nous abandonne pas.
Notre Mère, protège les voyageurs et les pèlerins.
Guide ceux qui n'ont rien et ceux dont on a pris le pain.
Accompagne-nous tout au long du voyage, délivre-nous du mal,
et s'il te plaît, mène-nous à bon port.*

On entendait les murmures et les chuchotements de ceux qui priaient avec César, avec à la fin un « *Amén* » à plusieurs voix.

Il y a eu quelques petits bruits dans le noir quand certains ont fait le signe de croix, embrassé un crucifix, une médaille, leurs mains jointes, ou égrené leur chapelet. Je n'avais que la minuscule tête en terre cuite donnée par mon grand-père et je la serrais dans mon poing. Je dois te dire que ce n'est pas la tête d'un saint ou d'une vierge mais celle d'un jaguar, sculptée il y a longtemps, à l'époque où les hommes et les jaguars étaient beaucoup plus proches les uns des autres. Mon grand-père connaissait bien cet animal. Jamais ça n'a été facile, maintenant c'est plus difficile encore.

Après la prière de César, on a fait ce que Lupo nous avait dit : on est restés aussi muets que l'eau d'une citerne. Pendant une heure on a patienté comme ça avec le moteur qui tournait. Dehors il n'y avait pas d'autre bruit, pas de voix ni de

chants d'oiseaux, pas de voitures ni d'autres camions. Je me suis demandé si on n'était pas à un poste frontière spécial dans le désert. On attendait peut-être que quelqu'un vienne lire les mots peints sur la citerne – le code secret des coyotes. César était assis à côté de moi et il s'agitait dans le noir. Il a chuchoté : « On est où ? Qu'est-ce qu'ils foutent, dehors ? »

Juste après j'ai senti qu'il se levait. Je ne sais pas pourquoi il a fait ça, peut-être qu'il s'impatientait, mais au même moment le moteur a rugé, le camion a fait un bond en avant et s'est arrêté net – le moteur, tout. Ça nous a surpris et on a tous été projetés en arrière. Je me suis cogné la tête un bon coup contre la paroi du fond et César est tombé sur moi. Il y avait tellement de cris et de jurons qu'il m'a fallu quelques minutes pour comprendre ce qui se passait, mais j'ai vite su que César avait un problème. Il ne bougeait plus, il était simplement couché sur moi, il pesait très lourd. Je l'ai appelé par son prénom, mais pas de réponse. J'ai cherché son visage à tâtons, et quand je l'ai trouvé il avait le front mouillé et je savais que ce n'était pas de l'eau. Tout près de sa tête il y a un endroit sur la paroi du fond par où les tuyaux entrent dans la citerne – quelques centimètres au plus, mais le bord est tranchant et ça a suffi pour blesser César. Je l'ai fait rouler sur lui-même pour me dégager et j'ai posé l'oreille sur son visage. Il respirait, mais pas normalement.

Alors que je prévenais qu'on avait un blessé, une femme à l'avant s'est mise à marteler la paroi de la citerne et à hurler. Les autres lui ont dit d'arrêter. Ils répétaient entre leurs dents : « Chut ! Tais-toi ! Tu vas attirer l'attention sur nous ! » Il y a eu une sorte de bagarre qui a traversé la citerne comme une vague et j'ai reçu un coup de pied au visage. Pour la troisième fois j'ai regretté d'avoir quitté Oaxaca. J'ai entendu la portière

du camion et dehors quelqu'un a tapé contre la citerne avec un tuyau ou une pierre en criant : « Vos gueules, bordel, sinon vous allez tous être découverts et abattus ! »

À ce qu'on raconte, c'est ce qui peut se passer maintenant à la frontière : vos milices paramilitaires ou des agents de la Migra t'embarquent dans leur camion vert, et personne ne te revoit jamais. Alors on s'est tus parce qu'aucun de nous n'a envie de mourir ni de disparaître, et César, mon seul ami dans la citerne, toujours couché à côté de moi, n'en finit pas de respirer comme une machine déglinguée.

Jeudi 05/04 – 11:56

J'ai du mal à dire tout ça, AnniMac, parce que j'ai honte d'être dans une telle situation. Mais pour quelle raison le cacher maintenant ? Qui sait, tu ferais peut-être la même chose à ma place. Il faut que je t'en parle pour que quelqu'un sache ce qui est arrivé à César et à nous tous. Peut-être que tu pourras retrouver ceux qui ont fait ça.

Donc voilà ce qui se passe :

Le camion est arrêté, on ignore où, et César est allongé près de moi quelque part entre le sommeil et la mort. Dehors, les coyotes discutent entre eux. Ce sont des coyotes alors bien sûr on les comprend mal, mais on dirait qu'ils examinent le camion, qu'ils tentent de prendre une décision. Je répète une fois encore à voix basse qu'il y a un blessé, mais personne ne relève parce que tout le monde essaie d'entendre ce que racontent les coyotes. Alors je palpe à nouveau le visage de César et son front, et la coupure est là, au ras du cuir chevelu, le crâne est un peu enfoncé, la peau et l'os se mélangent. J'ouvre ma bouteille d'eau et je verse quelques gouttes sur le front de César pour enlever le sang, mais il continue de couler et à la lumière du portable je cherche des yeux autour

de moi quelque chose pour l'arrêter, et soudain j'aperçois la petite robe en coton qui dépasse de la poche du blouson de César, celle qu'il a achetée pour la Vierge de Juquila quand on était encore à Oaxaca. Le sang coule vite, pas le temps de réfléchir, je mets la robe sur la coupure et j'appuie.

C'est alors que j'entends un coyote grimper sur le capot, sur le toit de la cabine. Il y a une sorte de grincement à l'avant de la citerne, tout en haut, puis un rayon de lumière si vive qu'on se met à crier en couvrant nos yeux. On est presque tous des adultes ici, hommes et femmes, mais on se cache derrière nos mains comme quand ton père vient te corriger à coups de ceinturon. Au bout d'un moment je regarde discrètement entre mes doigts. La lumière est toujours là, aveuglante, éblouissante au-dessus de nos têtes – *como la Anunciación* – et je comprends que c'est le faisceau d'une torche électrique qui entre par une fente. Puis une ombre se met en travers et je ne vois que ses dents.

– ¡ *Amigos !* ¿ *Qué tal ?* dit l'ombre entre ses dents. On a un petit problème avec la roue avant : elle est cassée. Tout le reste marche mais on a besoin de notre mécanicien pour réparer. On l'a appelé plusieurs fois et il ne répond pas, donc on doit aller le chercher. C'est tout près – dix kilomètres seulement – et ça ne sera pas long. On rapportera de l'eau en même temps car vous commencez peut-être à avoir soif.

- ¿ *Cuando ?* demande un homme à l'avant.
- Pas avant la nuit. À cause de la Migra.
- C'est-à-dire combien de temps ?

Il y a un silence, un nouveau rayon de lumière nous transperce et revoilà l'ombre.

- Pas longtemps – quelques heures.

Évidemment ça ne peut pas être vrai car on n'est partis que depuis quelques heures, et à l'avant un homme à l'accent zapotèque réplique :

– C'est quoi ces conneries ? Il est six heures du matin ! On ne peut pas attendre ici toute la journée !

– Moins fort, *cabrón* ! dit le coyote. Sinon tu vas nous causer de gros ennuis, et à vous aussi. Ces salauds de la Migra ont mis des micros puissants dans le désert et ils peuvent entendre tout ce que tu racontes. *Oye*, on veut bien vous aider, mais il va nous falloir de l'argent.

– On a déjà payé, répond le Zapotèque.

– Oui, mais ça n'a rien à voir, cet argent-là est pour Don Serafin. Impossible d'y toucher. On n'est que vos passeurs, *amigo*, mais là on a un petit problème et il faut qu'on trouve une solution ensemble, d'accord ?

– Combien ? dit un autre passager – la vieillesse et la fatigue s'entendent dans sa voix et je me demande s'il n'a pas déjà fait le voyage.

– De quoi payer les pièces détachées et le déplacement du mécano : cinq cents. Cinq cent cinquante avec l'eau.

– Cinq cent cinquante pesos, répète le Zapotèque.

Le coyote fait un bruit dégoûtant et crache.

– *¡ No más pesitos !* Maintenant tu es en Amérique, mon f...

– Alors laissez-nous sortir ! crie la boulangère du Michoacán.

– *Tranquilo*, dit le coyote. On n'est pas en sécurité ici. Et on n'a pas de chalumeau, – silence dans la citerne – le mécanicien en a un mais il ne veut pas de pesos. *Solamente dólares gringos*.

– Qui a cinq cent cinquante dollars ? demande le Zapotèque.

– Vous, si vous voulez arriver à destination, répond le coyote.

– On a un blessé grave, dis-je. On a besoin d'aide.

À l'extérieur, loin du camion, j'entends l'autre coyote :
« ¡ Flaco ! A la chingada. On s'en va. »

Nouveau silence parce que la situation devient critique, puis le Zapotèque chuchote :

– Quelqu'un a des dollars ?

Personne ne veut répondre, et la vérité c'est qu'on en a presque tous. Mais c'est aussi le seul argent qui nous reste pour atteindre notre destination de l'autre côté de la frontière. Sans lui on est coincés.

– Qui nous dit que vous n'allez pas prendre nos dollars et nous laisser là ? demande le vieil homme.

Tout bas, comme s'il partageait un secret avec nous, le coyote répond :

– Vous avez entendu ce que dit mon *compa* ? Il est prêt à partir. Je veux bien vous aider, *amigos*, mais je ne vais pas y passer la journée. Il faut se dépêcher si on veut trouver ce mécano et vous sortir d'ici.

Les passagers discutent entre eux. « Qu'est-ce que vous en dites ? On paye ? On peut lui faire confiance ? »

Mais est-ce qu'on a vraiment le choix ?

Le vieil homme a l'âge d'être le père du coyote.

– Fils, dit-il, on a déjà payé ce qu'il fallait. Appelle Don Serafin et explique-lui la situation.

Grave erreur.

– Écoute-moi bien, *Señor Oaxaca*. Je ne suis pas ton putain de fils et Don Serafin n'a rien à foutre de toi, de moi ou de ce camion. Mon *compa* s'en va déjà et tout ce qu'il a en tête c'est une bière bien fraîche et *la conchita*. Si ça te chante on peut continuer à faire la conversation jusqu'à ce qu'une milice nous découvre et brûle le camion, et si c'est la Migra qui vous trouve la première elle vous fera retraverser la frontière à coups de

pied au cul. Dans les deux cas vous perdrez votre fric. Je vous offre une chance de vous en tirer. Vous avez une minute.

Comment savoir ce qui vrai, ce qui est faux ? Alors les gens se déshabillent pour récupérer l'argent qu'ils ont caché. J'entends les ourlets qu'on déchire et le bruit des Velcro, et maintenant qu'on s'habitue à la lumière c'est gênant pour les femmes. J'ai quarante dollars que mon père m'a envoyés par la Western Union. Ils sont au fond d'une de mes chaussures de sport et pour les sortir je dois lâcher la tête de César. J'enlève ma chaussure et je fais passer l'argent vers l'avant de la citerne. Ensuite je retire le lacet et je m'en sers pour attacher la robe de Juquila autour de la tête de César. J'essaie de le nouer sur la coupure comme un garrot parce que le sang coule toujours et son odeur métallique couvre celle de toute la rouille qu'il y a dans la citerne. Mes mains sont poisseuses à cause du sang et je les essuie sur le blouson de César.

Les hommes à l'avant prennent l'argent et le glissent par la fente. J'entends le coyote recompter et crier : « Assez de ces foutus pesos ! » Mais il ne les rend pas pour autant. À trois cent cinquante-cinq il arrête de compter. « Encore deux cents, dit-il. ; *Pronto, pronto !* »

On se presse, on a peur et personne ne sait au juste combien d'argent on a déjà donné. Quand c'est fini les hommes à l'avant se tournent vers nous pour voir si on en a encore. Je brandis mes mains vides et je n'en reviens pas qu'elles soient si rouges. On se regarde et le Zapotèque déclare :

- C'est tout ce qu'on a.
 - Il n'y a pas le compte, dit le coyote.
- Le vieil homme frappe dans ses mains.

- Pour l'amour du ciel, on n'est pas en train de faire la quête à l'église. Si vous avez des dollars, donnez-les !

C'est délicat, parce que personne ne veut avouer qu'il ou elle en cache. L'homme au visage de bébé jette un coup d'œil à César. Il a environ vingt-cinq ans, un bouc et les cheveux pleins de gel. Il s'adresse à moi.

- Et lui ?
- Quoi, lui ?
- Son fric. On en a besoin.
- Tu vas le lui voler ?
- Ce n'est pas du vol, c'est pour l'aider.

Tout le monde nous regarde et je ne sais pas quoi faire, mais pas question qu'ils touchent à César.

- Je vais chercher, dis-je.

Et je cherche, je fouille dans ses poches, mais il n'y a rien, juste quelques pesos et son ticket de bus.

- Il a forcément de l'argent, vérifie ses chaussures, insiste l'homme.

Ce sont des Puma neuves, il en enlève une à César.

Je proteste. « Ne le touche pas ! » J'écarte ses mains d'un coup de pied mais il garde la chaussure et décolle la semelle intérieure. « Bas les pattes ! »

Il me renvoie la chaussure. Son copain me fixe des yeux.

- Peut-être que celui-là s'est déjà servi quand on était dans le noir.

- Va te faire foutre.

- Le fric est peut-être dans son caleçon, reprend l'homme au visage de bébé.

- Regarde-le bien ! - j'approche l'écran du portable du visage de César qui est encore en sang. Il a assez d'ennuis comme ça. Laisse-le tranquille.

Au même moment, le coyote cogne à nouveau contre la citerne avec quelque chose en métal, ça résonne comme

la cloche fêlée d'une église et tout le monde sursaute. « Plus vite ! » crie-t-il.

Une jeune Maya du Chiapas assise à côté de moi fouille sous sa jupe et sort un petit porte-monnaie. Elle pleure en le faisant passer au vieil homme. On s'en rend tous compte. Il ouvre le porte-monnaie, sort les billets et les pousse dans la fente.

- Quatre cent dix-sept, annonce le coyote.

Tout le monde se dévisage, l'air soupçonneux. Mais aucun autre billet n'apparaît.

- C'est vraiment tout, dit le vieil homme. Vous nous avez dépouillés.

- Dommage, répond le coyote. Pour cette somme-là, je ne peux rien promettre.

- Il nous faut de l'eau.

- Il va vous falloir plus que de l'eau.

- Vous revenez quand ?

- Tout dépend du mécanicien. Si la somme ne lui suffit pas je ne pourrai rien faire.

- Laisse-nous sortir, salaud ! hurle un Nicaraguayen.

Je reviens à la charge.

- Écoutez ! On a un blessé grave. Il nous faut de l'aide immédiatement !

- Vous ne pouvez pas nous abandonner comme ça ! ajoute le vieil homme.

Nouveau grincement, et la citerne se retrouve dans l'obscurité.

« Ouvrez ! Ouvrez ! » implore une femme à l'avant. « *¡ No nos abandones !* » Une autre se met à pleurer et j'entends la voix du vieil homme : « *¡ Por el amor de Dios !* » Il y a d'autres cris et d'autres jurons, et tous ceux d'entre nous qui le peuvent tambourinent contre les parois de la citerne.

« *¡ Vámonos !* dit l'autre coyote. Allons-y ! » Il s'éloigne déjà.

Vámonos est la dernière parole humaine qu'on a entendue de l'extérieur, et malgré les cris j'entendais les pas des coyotes crisser sur les pierres et le sable, repartir dans la direction par laquelle on est arrivés. Dans la citerne certains ont suivi ce son, appelant et courant derrière lui jusqu'à nous piétiner, César et moi, martelant la paroi du fond et poussant des hurlements. Je suis resté à ma place, adossé à la paroi, une jambe de chaque côté de César et les mains devant moi pour empêcher qu'on lui marche dessus. Je n'entendais plus les coyotes, seulement un oiseau dehors qui alertait les autres oiseaux, parce qu'à l'intérieur le bruit était effrayant, un déchaînement. Je m'efforçais d'écartier tout le monde, je criais, je les repoussais à coups de pied, mais on se serait cru dans un seau rempli de crabes avec un couvercle par-dessus et aucun endroit où aller. Tellement de gens essayaient de sortir de tous les côtés, bousculaient ceux qui étaient dans le passage, tentaient de rouvrir la fente par laquelle on avait glissé l'argent, et d'autres priaient, sanglotaient, se protégeaient pour ne pas être blessés. La boulangère du Michoacán répétait : « Pas de panique ! Ils vont revenir ! Ils sont obligés de revenir ! » Naldo et le type de Veracruz avaient rallumé leurs portables, ils s'en servaient pour s'éclairer, cherchaient partout une issue possible. Des visages apparaissaient et disparaissaient et des flammes bleues étincelaient sur les parois. Jamais je n'ai vu autant de peur au même endroit, des yeux si écarquillés et des pupilles si énormes qu'on aurait dit ceux d'un animal. J'ai aperçu la jeune femme du Chiapas, elle avait les mains sur les oreilles, se balançait d'avant en arrière et répétait quelque chose en maya d'une voix grave comme celle d'un homme. Soudain, quelque part au milieu de la citerne, Naldo le jeune Mixtèque a vomi.

C'était un son strident et désespéré, un cri et un haut-le-cœur, et le contenu de son estomac s'est déversé d'un seul coup. Ce bruit et l'odeur aigre du vomit se sont répandus dans la citerne et tous les passagers se sont arrêtés comme s'ils avaient reçu une gifle. En un sens ça a dû leur faire prendre conscience de la situation : céder à la panique ne les sauverait pas.

Mais ça c'était hier et maintenant c'est différent – plus calme – parce que tout le monde se rend compte qu'on ne peut pas s'échapper. Dans un camion ordinaire on trouverait peut-être un moyen, mais parce que c'est un camion-citerne il n'y a pas de fissures, de boulons ou de pièces détachées qu'on puisse enlever ou casser. C'est la prison parfaite, aussi lisse à l'intérieur qu'un œuf. Quand j'ai cherché la bonbonne d'eau dont les coyotes nous avaient parlé, je n'ai rien vu là-haut – juste une petite trappe ronde, fermée à clé de l'extérieur. Le tour de l'ouverture par laquelle on est entrés est entièrement soudé. L'homme au visage de bébé et son copain ont essayé de se jeter dessus après le départ des coyotes – beaucoup d'entre nous aussi, mais la soudure est solide. Maintenant la jeune Maya du Chiapas est assise devant avec la femme plus âgée qui prie tout le temps.

L'écran du portable de César éclaire tout d'une lumière froide et bleue comme si on était sous l'eau, ou déjà morts – ici on fait dans l'humour noir – et pour économiser la batterie je l'ai éteint. Personne n'a de torche électrique, de briquet ni même d'allumettes, car qui peut prévoir une chose pareille ? De toute manière il n'y a rien à voir pour le moment et peu de sujets de conversation parce qu'on est coincés là, tu sais, et que dire ? Personne n'est d'humeur à parler de la pluie et du beau temps, à demander d'où tu viens, comment va ta

famille – seulement d’humeur à pleurer, à prier et à maudire les coyotes. *¡ Pinches coyotes !* On a déjà posé toutes les questions du genre : Est-ce que quelqu’un aurait un couteau ou un outil ? On sait ce que tout le monde a, ce n’est pas grand-chose et ça ne sert à rien. Le Zapotèque à l’avant avec le vieil homme avait un couteau, mais il l’a cassé en l’enfonçant dans la fente par laquelle on a fait passer les billets, pour essayer d’ouvrir la petite porte. Il s’est coupé et maintenant il a des problèmes. Je lui ai donné mon portable pour qu’il puisse examiner la plaie – la nettoyer et faire un pansement. À son accent je sais qu’il vient de la Sierra Juárez comme moi. J’ai entendu parler de son *pueblo*, mais il est loin de la route et difficile d’accès.

Il paraît que les coyotes ont un surnom pour un camion plein de migrants : un cercueil collectif, ils appellent ça. Jusque-là, je croyais que c’était encore une rumeur répandue par le gouvernement pour nous faire peur, mais pas après avoir vu tous ces visages autour de moi. Ceux de gens qu’on est en train d’enterrer vivants. J’ai essayé de ne plus les regarder parce que je savais qu’aucun d’eux ne pouvait m’aider. C’est aussi à partir de ce moment-là que j’ai commencé à hésiter : entre remercier Dieu de m’avoir poussé au fond de la citerne près des tuyaux et Le maudire pour mes malheurs. *Es una blasfemia*, je le sais, de dire ça, mais on peut également dire qu’un camion rempli de gens qui n’en peuvent plus de trimer pour gagner à peine de quoi vivre sous les yeux d’un type assis derrière les vitres teintées de sa BMW, c’est aussi *una blasfemia*. Oui, et on peut dire la même chose des coyotes, non ? Ce n’est pas *una blasfemia*, de faire confiance à ces hommes qui sont des délinquants, voire des tueurs ? Et pourquoi on leur

fait confiance ? C'est vraiment ce que la Bible nous enseigne ? À mettre notre argent et nos vies entre les mains d'un type qu'on ne voit pas, qu'on ne connaît pas ? À prier pour qu'il fasse ce qu'on souhaite ou ce qu'il a promis ? Dès que tu grimpes dans le camion, le coyote devient ton dieu comme il l'était avant l'arrivée des Espagnols. Ton sort est entre ses mains, mais le dieu coyote ne sait pas ce qu'est une promesse. Il a beau parler la même langue que toi, pour lui les mots n'ont pas de sens, ce ne sont que des aboiements – aussi vides qu'un bol de fumée. Et pas de remboursement possible avec lui. Non, il fait ce que le dieu coyote a toujours fait : il te joue des tours, mange autant de *pollo* qu'il peut et disparaît dans les collines jusqu'à ce que la faim le fasse ressortir. Je préférerais confier mon sort à un jaguar.

Mon Dieu, il fait trop chaud pour parler.

Il faut que je donne un peu d'eau à César.

Jeudi 05/04 – 17:41

Maintenant il fait meilleur – plus frais, mais la chaleur du jour est comme une fièvre et on en souffre tous. Les gens sont depuis si longtemps dans leurs vêtements mouillés qu'ils ont des problèmes de peau. Impossible de s'installer confortablement. Le fond de la citerne est humide et le métal si dur – la nuit il te prend toute ta chaleur, et le jour certaines zones sont tellement brûlantes qu'on ne peut pas les toucher. Mon pantalon est trempé, je l'ai enlevé et mis à sécher sur mon sac. Je suis assis sur mes chaussures, les pieds contre mon sac. J'ai fait rouler César sur le côté, car la boulangère a dit que c'était mauvais pour lui de rester trop longtemps dans la même position. J'ai essayé de lui faire un lit avec son sac à dos et un sweat-shirt qui était dedans. Je lui ai aussi fait un oreiller avec ses chaussettes, pour tenter d'isoler sa peau du métal brûlant.

Le portable de César est le seul à avoir encore du crédit et une batterie chargée, et j'attends la nuit, la réception sera peut-être meilleure. Mais j'espère que tu pourras nous retrouver avant.

C'est le hasard qui nous a amenés ici, César et moi, sinon on serait encore dans l'État de Oaxaca, qui peut être une prison lui aussi. Je me demande si tu sais seulement où il se trouve, parce que c'est loin : à deux mille kilomètres de la frontière. Tu as peut-être entendu parler de Puerto Escondido et des surfeurs qui vont là-bas ? C'est dans l'État de Oaxaca. Tu connais peut-être Monte Albán, la grande cité zapotèque entourée de pyramides ? J'y suis allé un jour avec mon lycée. Ce que j'ai préféré, c'était les avions qui décollaient de l'aéroport – si près que tu pouvais regarder par les hublots, mais quand j'ai fait un signe de la main, personne ne m'a répondu. Si tu n'as jamais entendu parler de Monte Albán, que tu n'es pas surfeuse et que tu as peur d'aller au Mexique, il y a deux ou trois choses que je peux te dire. Il paraît que Oaxaca est le deuxième État le plus pauvre du pays. On a quinze langues indiennes et cent dialectes. Dans mon *pueblo*, certains habitants – dont ma grand-mère Zeferina – n'ont jamais appris l'espagnol. En cinq siècles ! Mais ça n'a pas d'importance, c'est la même famille espagnole qui contrôle la région depuis l'arrivée de Cortés. On les voit rarement, mais quand ils se montrent pour un mariage au jardin botanique, en plein centre de notre capitale, on peut les observer en cachette derrière la grille à l'angle des rues Reforma et Constitución. De grandes et belles femmes – parfois blondes – aux jambes fuselées, et juchées sur des talons assez pointus pour tuer un homme.

Notre capitale... Attends, voilà un avion...

Jeudi 05/04 – 17:49

L'avion est passé. Il ne s'est pas approché. Mais entendre ce genre de bruit, ça donne de l'espoir, non ? Si on veut continuer à vivre, il n'y a pas le choix, il faut penser comme ça.

Je te parlais de ma région, où j'ai vécu jusqu'à la semaine dernière. Oaxaca de Juárez est une célèbre ville coloniale avec beaucoup d'églises, des marchés animés et des places tranquilles. Elle tient son nom de Benito Juárez, notre héros et libérateur qui trône dans le parc du Llano, avec la couronne d'Espagne brisée à ses pieds. Benito Juárez était un Zapotèque – un des nôtres –, et il a pris le pouvoir et les terres de l'Église espagnole pour les rendre au peuple mexicain. À l'époque où vous aviez encore des esclaves dans *el Norte*, notre pays où le pouvoir et la blancheur de la peau sont aussi liés que les haricots et le riz avait à sa tête un Indien à la peau sombre. C'était même l'ami de votre Abraham Lincoln. Difficile à croire, non ? Ça n'a pas duré parce que dans mon pays on a appris à se transformer nous-mêmes en esclaves.

Après Benito, on a eu un nouveau dictateur : Porfirio Díaz, et c'est lui qui a déclenché notre grande révolution il y a un siècle. Il était lui aussi natif de Oaxaca, à moitié indien – *mestizo* – et brun de peau. Il mettait de la poudre de riz pour essayer de ressembler à un *güero*, mais ça ne servait à rien : tout le monde savait qu'il n'était pas blanc, et ça le faisait seulement ressembler à Michael Jackson en plus laid. Beaucoup d'Indiens et de *mestizos* voudraient avoir la peau plus blanche, bien sûr. On peut acheter des poudres et des crèmes blanchissantes, il y a longtemps qu'on en vend, mais ma mère n'en a jamais voulu, elle est encore plus noire que moi. Un jour on a vu des photos de Michael Jackson dans un magazine et elle lui a mis son poing dans la figure en s'écriant : « Regarde-moi ça : on dirait un clown ! Se faire des choses pareilles, c'est une insulte à Dieu. »

Depuis la capitale, il faut une journée de route à travers les montagnes pour atteindre Puerto Escondido et l'océan

Pacifique. La route est récente, plus jeune que mon père, mais ses virages donnent mal au cœur aux touristes, et il y a toujours des accidents. Quand quelqu'un va au fossé, il tombe si profond qu'on le retrouve seulement à cause de la fumée. On ne prend jamais cette route la nuit parce qu'on risque de se faire dévaliser. Même le jour, il se peut que tu arrives dans un *pueblo* – de la poussière, du ciment, des bananiers, de jeunes Indiennes dans des jeans à la mode trop petits ou trop grands pour elles, leurs pères avec des sombreros, machette sur l'épaule –, et tout le monde reste planté sur le bas-côté pendant que deux caïds tendent une chaîne en travers de la chaussée pour te barrer la route, et qu'une matrone locale s'approche de ta vitre avec un seau pour réclamer de l'argent, sinon tu ne passes pas. Mais si tu es un pèlerin ou que ton camion est décoré avec des fleurs et un portrait de la Vierge, personne ne t'arrêtera, sauf la police.

En continuant vers le sud tu trouveras Puerto Escondido, puis Juchitán où il y a maintenant des éoliennes, des iguanes qui te grimpent dans les cheveux et des types efféminés qui s'habillent comme Frida Kahlo. On les voit sur la côte, là où le pays rétrécit et où le vent souffle si fort d'un océan à l'autre qu'il te rend fou. Ça explique peut-être pourquoi ils se déguisent. Juste après vient le Chiapas – tu connais le sous-commandant Marcos et ses zapatistes ? Leurs cigares et leurs cagoules dans la jungle ? C'est devenu une mode. Ils sont aussi nos voisins, et ensuite on est au Guatemala. *Purgatorio*.

Si jamais tu vas dans l'État de Oaxaca, tu n'auras sans doute pas envie de visiter mon *pueblo*. Tu préféreras sûrement rester dans le centre de notre capitale, sur le Zócalo avec ses fontaines, son orchestre, et notre cathédrale monumentale. Tu pourras prendre un café et une glace à l'ombre des lauriers,

et tu verras tout le monde : le marchand de ballons, le millionnaire, le touriste, et la *campesina* avec sa pancarte où elle demande justice pour son fils assassiné. Tu verras aussi des artistes, beaucoup d'artistes qui arrivent de partout, non pas pour découvrir le réalisme magique, mais pour observer le réel dans toute sa splendeur.

Voilà d'où on vient, César et moi – de deux *pueblos* différents à deux heures de route du centre-ville. Pendant un an on a fréquenté le même lycée, mais à l'époque je le regardais sans vraiment le connaître. Dans le bus qui nous ramenait vers le nord il ne s'asseyait même pas à côté de moi, il se cachait sous son nouveau chapeau et ses lunettes noires. C'est seulement en attendant les coyotes qu'il m'a parlé et que je lui ai dit que ma mère était de Santa Magdalena Tlapazetla, là où on fabrique ces fameuses poteries rouges en forme d'animaux. Il a répondu que son grand-père venait du même endroit, et on s'est demandé si on n'était pas cousins. On a bu pour que ce soit vrai et pour que la chance nous sourie dans *el Norte*, mais il n'a jamais voulu me dire pourquoi il devait quitter si vite le Mexique, avec un coyote et pas de passeport.

Jeudi 05/04 – 18:09

Je prie le ciel pour que tu sois la bonne personne, AnniMac. Je mets toute ma foi en toi parce qu'il faut bien qu'elle aille vers quelque part, non ? Et Dieu ne m'a pas beaucoup aidé ces derniers temps. Je te raconte tout et n'importe quoi, je le sais, mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Chez moi on a un proverbe quand tout va mal : *Canta y no llores*. Chante, ne pleure pas. J'espère que tu comprends pourquoi je dois essayer d'entrer en communication avec toi, pourquoi je dois continuer à chanter. En dehors des coyotes, personne ne sait qu'on est là, sauf toi.

LES ENFANTS DU JAGUAR

Avec une malheureuse barre de réseau supplémentaire je pourrais te joindre, j'en suis sûr. Encore une putain de barre et on serait sauvés ! ; *No es justo !*

; *CHINGAOCHINGAOCHINGAOCHINGAOCHINGAO !*

Jeudi 05/04 – 18:47

Il recommence à faire froid. Je remets mon pantalon et je regarde César, toujours dans le même état : comme un mort qui respire. Sur l'écran du portable, une seule barre de réseau, et rien de toi. Les autres me reprochent de trop parler – de crier pour rien. J'ai entendu l'ami de l'homme au visage de bébé dire que je deviens sans doute fou, mais je ne suis pas le seul et maintenant je ne l'entends plus.

Tu ne serais pas catholique, par hasard ? Est-ce que vous avez *la velada*, la veillée mortuaire ? Il y a toujours une odeur particulière dans la pièce parce que la mort a une odeur bien à elle, tu sais : un mélange de renfermé et d'humidité, la senteur douce-amère d'une viande étrange, impossible à masquer – ni avec de la nourriture, ni avec des fleurs ou ta propre sueur. Ni même avec toute la merde, la pisse et le vomi qu'il y a dans cette citerne, parce que maintenant je sens l'odeur de la mort, AnniMac. On a une sainte pour les situations désespérées, mais lui adresser des prières n'aide personne ici. Oye, j'ai besoin de ton aide. Besoin de quelque chose de plus que mes rêves d'eau et d'une barre de réseau supplémentaire. Presque deux jours se sont écoulés, il y a eu autant de patience et de

prières ici que dans un couvent, mais qui nous répond ? Oui, qui vient ? Personne. ¡ *Nadie* ! ¡ *Nunca* !!!

Estamos jodidos.

Car je vais t'apprendre quelque chose sur nous, AnniMac. La religion officielle du Mexique c'est *el catolicismo*, mais le verbe officiel c'est *chingar*. *Chingar* veut dire « baiser », c'est un concept compliqué, *muy importante para los Mexicanos*. Si tu ne me crois pas, demande à Octavio Paz, l'expert sur la question – un vrai *chingón* des lettres mexicaines. Ça prend tellement de formes parce qu'il y a tellement de manières de faire, mais il n'y en a que deux à retenir. La première, c'est quand tu le fais à quelqu'un, et la seconde, quand on te le fait à toi : *el Chingón* et *la Chingada*, celui qui baise et celui qui est baisé. *Papa* et *Mama*. *El Chingón*, c'est celui qui a le pouvoir et l'exerce sur les autres, que ça leur plaise ou non. C'est lui qui distribue l'argent, donne les autorisations et commande les meurtres. Le rêve de chaque baron de la drogue depuis qu'il est gamin, et aussi celui de Don Serafin. Il est à la fois Cortés, le roi Hérode et le Parrain. Et si tu poses la question à Abraham, il dira que c'est Dieu.

Tiens, une énigme signée Octavio Paz : comment est-ce qu'un *chingón* soigne les maux de tête de son ami ?

Il lui met une balle dans la tête.

C'est sombre, non ? Et pas seulement dans cette citerne. Bien sûr, de nos jours les femmes aussi peuvent être des *chingonas* – comme La Diabólica, la célèbre catcheuse, ou notre ministre de l'Agriculture qui peut t'acheter, te vendre ou te faire assassiner. Mais le plus souvent, au Mexique, les femmes sont des *chingadas* comme nous tous : elles se font baiser. Et je dois te le dire, aujourd'hui ça arrive souvent au Mexique.

La plus célèbre de toutes ces victimes, c'est bien sûr Jésus : *el Chingón de las Chingadas*. Chaque clou, chaque trou percé

par les épines et la lance est une *chingadera*, une façon de le violer. Jésus est à notre image, comme Cuauhtémoc – notre Aigle qui Descend du Ciel, capturé et torturé par Cortés. Ici on a un cri de guerre : ; *Viva Mexico ! ; Hijos de la chingada !* Vive le Mexique ! Vivent les enfants du viol ! Il va bien avec un autre cri, dément et métissé, que seul un Mexicain peut pousser à la fin d'une chanson ou après un verre de mezcal – la joie, le chagrin, la folie et le meurtre, réunis et séparés au même instant. Chez nous, ce cri est un honneur, une preuve de ta résistance, du nombre de *chingaderas* que tu peux encaisser, de blessures que tu peux recevoir sans cesser de vivre – ni de chanter. Parce qu'au Mexique la souffrance est un art et les occasions de le pratiquer ne manquent pas. Tu connais peut-être notre grand chanteur Vicente Fernández ? C'est le préféré de mon père et un expert sur la question lui aussi. « Mes veines vont éclater tellement tu me fais souffrir. » Voilà ce qu'il chante. Une forme de *chingadera*. C'est ce que souffrir comme un Mexicain veut dire. Tu as déjà eu cette sensation dans les veines ?

Maintenant, tu peux comprendre pourquoi on a tant de Vierges et pourquoi on les aime tellement. Parce qu'il nous faut dans nos vies quelqu'un qui n'a pas été baisé pour veiller sur tous ceux d'entre nous qui l'ont été. Parce que le sexe des femmes représente notre origine à tous et celle de tout ce bazar. C'est la blessure qui ne veut pas guérir – comme la frontière qui nous sépare. Si tu ne me crois pas, demande à Octavio Paz ou à Vicente Fernández. Ou bien jette un œil à l'intérieur de cette citerne.

Jeudi 05/04 – 19:15

Dieu n'est plus trop mon ami ces temps-ci, mais je prie quand même. Pendant tout ce temps on a cru que les coyotes

reviendraient. Comment ils peuvent nous laisser là ? Ils sont en partie humains eux aussi, non ? Eh bien non. La réponse est non. Ce ne sont que des coyotes. Qui sait ce qu'ils ont raconté à Lupo ou à Don Serafin, ou s'ils sont vraiment allés chercher un mécanicien, et pourtant on continue à espérer et à attendre. On enjolie tellement les choses, dans cette citerne : peut-être que ce mécanicien arrivera au volant d'un pick-up avec une boîte à outils rutilante. « ¡ *Hola, amigos ! ¿ Como están ?* Désolé du retard. J'en ai pour une minute. *¿ Prefieren Corona o Pepsi ?* »

Même moi je fais ce genre de rêve, je l'avoue – et tous ensemble on entend le mécanicien dans chaque chant d'oiseau et dans chaque avion qui passe. Quand la citerne s'est rafraîchie cette nuit avec ses cliquetis et ses craquements, on a cru que c'était lui, et quand cet hélicoptère nous a survolés ce matin, on a chuchoté : « C'est lui. On est sauvés ! » Voilà comment ça se passe quand on n'a rien et aucun pouvoir : on interprète la moindre petite chose.

Jeudi 05/04 – 19:23

Avec le matin, ce moment de la journée est notre seul répit. Tant que tu n'as pas été dans cette citerne, tu ne peux pas savoir ce que coûtent ces mots. C'est pourtant bien comme ça que les gens se détendent au café, non ? En bavardant, en envoyant des messages, mais permets-moi de te dire qu'ici – où tu as des maux de tête comme si tu souffrais de la dengue, où les journées sont trop étouffantes pour que tu penses à autre chose qu'à respirer, et les nuits trop froides pour faire autre chose que te recroqueviller sur toi-même – c'est difficile.

Et pourtant se contenter d'attendre serait pire.

Jeudi 05/04 – 19:37

Salut, AnniMac. Je reste le plus près possible de César pour nous réchauffer tous les deux. Je lui parle – des mêmes choses qu'à toi. Qui sait ce qu'il entend, mais qu'est-ce qu'il y a d'autre que la parole et la chaleur pour le réconforter ? Or il faut qu'il vive, non seulement pour lui-même, mais à cause de ce dont il est porteur.

Si tu le connais, tu sais déjà qu'il est trop intelligent pour avoir besoin d'un coyote, une partie de sa vie doit être brisée pour qu'il en soit là. Même un inconnu l'entend à sa façon de parler : comme s'il forgeait lui-même ses mots avec un marteau et des bouts de fer, tellement de mots. Comment un homme si jeune peut sembler si sûr de ce qu'il dit ? Mais il est comme ça depuis que je l'ai rencontré au lycée. Même cette fois, dès qu'il me dévisageait, quelque chose dans son regard m'obligeait à baisser les yeux. Pas seulement parce qu'il est plus âgé que moi : parce que son esprit, son âme, sont plus forts. Je le sens, comme chez un fauve. J'admets que ça me met un peu en colère, car on n'est pas si différents, César et moi, on vient du même endroit – de ces montagnes auxquelles Benito Juárez a donné son nom. On a tous grandi dans ces forêts escarpées – parlant la même langue, mangeant le même maïs, travaillant dans les mêmes champs. Mais Benito était président, César est chercheur, et moi... je suis quoi ?

C'est cette question qui m'a fait monter dans ce camion.

Dans les *pueblos*, si tu es bon élève et que l'instituteur ou le prêtre s'en aperçoivent, tu iras peut-être au lycée. Si tu leur verses une *mordida*, tu augmenteras tes chances, et mon grand-père l'a fait pour moi. Il a vendu quelques statues

amérindiennes qu'il avait trouvées dans sa jeunesse pour me permettre d'aller au lycée. On m'a donc envoyé à Guelatao, ville natale de Benito Juárez. La principale différence avec mon *pueblo*, en plus du lycée et d'une grande église, c'est qu'il y a un cybercafé et davantage de filles. Ça, et le terrain de basket. Même s'il n'y a pas de téléphone dans mon *pueblo*, ni de prêtre ni de route, il y a un terrain de basket, mais celui de Guelatao est le premier que j'ai vu avec un toit. On a un dieu du maïs, un dieu de la pluie, des nuages et des éclairs ; on a Jésus, et Marie dans toutes ses manifestations ; mais notre saint patron pour le basket, c'est Michael Jordan. La photo où il bondit pour marquer est reproduite sur chaque panneau publicitaire de la Sierra comme un retable, et on la connaît aussi bien que la Croix. Chaque jour on se recueillait presque tous devant cet autel, nous les garçons, et quelques filles aussi. Pour mes quinze ans, mon *tío* m'a envoyé de L.A. un blouson des Bulls, et je l'ai porté sans arrêt jusqu'à ce que je me le fasse voler.

Mais ça et la statue géante de Benito mis à part, Guelatao n'est qu'un *pueblo* comme un autre. Dans les jardins les gens cultivent encore le maïs, les haricots et les arums, ils ont quelques goyaviers ou sapotilliers, toujours des poules, parfois deux bœufs ou une vieille Coccinelle. Dans les montagnes des environs il y a la même forêt avec les mêmes orchidées et les mêmes bromélias dans les arbres, au bord des rivières et des routes les mêmes papillons de toutes les couleurs imaginables – certains aux ailes pareilles à des pièces d'argent, et d'autres si transparents qu'on voit à travers. C'est là que j'ai rencontré César Ramírez à l'âge de quatorze ans.

Tout le monde l'appelait Cheche, et la première fois que je l'ai vu il flottait dans les airs. Même les élèves qui ne parlaient pas anglais connaissaient le *hangtime*, cette capacité du

basketteur à décoller du sol et à rester en l'air, mais César était le seul d'entre nous à y arriver. Les filles l'avaient remarqué et certaines venaient le regarder sur le terrain, non seulement parce qu'il était beau mais parce qu'on voit rarement quelqu'un voler. Moi aussi je le regardais, et il m'a fallu deux ou trois jours pour oser jouer. César avait dix-huit ans, donc il passait déjà les examens d'entrée à l'université. Beaucoup d'élèves vont prier à l'église pour ça – pour réussir – et César le faisait aussi, mais pas à l'église. Il allait à la sortie du village dans un oratoire construit pour Juquila au creux de la falaise en bordure de la route, là où les racines d'un vieux chêne forment une sorte de grotte. Normalement les élèves y déposent une offrande, un peu d'argent, du Pepsi ou du mezcal accompagnés d'un petit mot et d'une bougie, mais César laissait ses prières à Juquila sous un minuscule tas de maïs de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. À l'époque, je croyais qu'il faisait ça car il était trop pauvre et n'avait rien d'autre à offrir, mais je me trompais. Il le faisait car dans la Sierra, tout tourne autour du maïs, et César était son apôtre.

À Guelatao tout le monde sait qu'il a obtenu les meilleurs résultats de l'histoire du lycée à son examen, et qu'il a décroché une bourse d'études à l'université autonome Benito Juárez de Oaxaca, puis à l'UNAM à Mexico, où il s'est fait embaucher par un grand laboratoire pour étudier le maïs. Maintenant César est célèbre dans la Sierra – non seulement parce qu'il est très intelligent, mais parce qu'il a réussi à Mexico et que c'est difficile pour un Indien.

Le lycée de Guelatao est si petit que tout le monde se connaît, et comme on étudiait tous deux l'anglais et qu'on aimait lire, César m'adressait parfois la parole, même si j'avais quatre